

« étendard » (Nb 21,8 : hb. *nés*, gr. *sèmeion* ; Jn 3,14) pour le salut du peuple de l'Exode.

Aux chrétiens convertis par ce regard de foi (cf Jn 20,29) et figurés par les Grecs qui demandèrent à voir Jésus (12,21.32s), le sang et l'eau s'écoulant du Transpercé (19,34) apparaissent alors comme les symboles de la vie de l'Esprit et de la réalité du sacrifice qui nous en ouvre l'accès par les sacrements de baptême, de pénitence, d'eucharistie. Et de ces gestes sauveurs du Ressuscité, vrai Temple d'où jaillit l'eau vive (2,19; 7,37ss; 19,34; cf Za 14,8; Ez 47,1s), les signes antérieurs de Jésus (5,14; 6; 9; 13,1-10) apparaîtront eux-mêmes comme les figures.

II. LES SIGNES DU TEMPS DE L'ÉGLISE

1. Les signes qui ouvrent les derniers temps. —

Avec la Résurrection, dont le *baptême appliquera aux hommes l'efficacité salvifique, rendant caduc le signe de la *circoncision charnelle (Col 2,11ss), et dont le dimanche, *jour du Seigneur, sera le mémorial, rendant caduc le signe du *sabbat (cf He 4,1-11; Col 2,16), le monde entre dans « les derniers jours » (Ac 2,17). Ceux-ci commencent par l'effusion d'Esprit de la Pentecôte, qui achève la Pâque et ouvre le temps de la prédication apostolique. A ce propos, saint Luc évoque les « prodiges » célestes de l'apocalypse de Joël (Jl 3,1-5), mais en introduisant la mention parallèle des « signes » terrestres, pour appliquer le texte aux événements de la Pentecôte comme inaugurant « ici-bas » l'étape décisive de l'histoire du salut (Ac 2,19).

2. Les signes du véritable apôtre. — La Pentecôte est le prélude d'une nouvelle série de « signes et prodiges » (Ac 2,43; 4,30; 5,12; 6,8; 14,3; 15,12; He 2,4) qui, comme les miracles de Jésus (Ac 2,22), « accèdent » les Apôtres en « confirmant leur parole » (Mc 16,20). Ainsi Paul, « par la vertu des signes et des prodiges, par la vertu de l'Esprit de Dieu » (Rm 15,19), voit sa parole accueillie comme parole de Dieu (1 Th 2,13) et peut faire naître dans les cœurs une foi établie sur la puissance divine (1 Co 2,4s).

Ces signes apostoliques sont donc bien différents du *charisme de la glossolalie qui, accordée à certains chrétiens, ressemble au langage incompréhensible jadis imposé aux incrédules (1 Co 14, 21s; cf Is 28,11s).

D'autre part, les miracles ne suffiraient pas à

distinguer le véritable apôtre de ses caricatures, sans ces autres victoires de l'Esprit que sont sa « parfaite constance » (2 Co 12,12) et son désintéressement (1 Th 2,2-12; cf 2 P 2,3.14; Tt 1,11; 2 Tm 3,2), unis à l'orthodoxie de son message (cf Ga 1,8; 2 Co 11,13ss; 1 Jn 4,1-6; Ac 13,6ss), qui reste pour les fidèles le critère décisif.

3. Le signe de la femme vêtue de soleil. — Dans les persécutions déchaînées contre les fidèles et les tentatives faites par les faux messies et faux prophètes pour les égarer par des signes trompeurs (Ap 13,13s; 16,14; 19,20), le meneur de jeu est *Satan. Pour encourager les éprouvés, l'auteur de l'Apocalypse dessine dans le ciel de ses visions, au milieu des signes astraux, une figure symbolique, un « grand signe » (Ap 12,1) : une femme qui représente l'Église, et contre laquelle un « second signe » (12,3), le Dragon-Satan, s'avère finalement impuissant. Succédant à la Fille de Sion qui enfanta le Messie (12,5), l'*Église est, comme Israël, éprouvée au désert (12,6.14; cf Ex 19,4; Dt 32,11; Is 40,31), mais nourrie d'une manne accessible à la seule foi (Ap 12,6.14; cf 2,17; Jn 6,34s.47-51) ; ainsi elle conduit les hommes à posséder la vraie vie en adorant le seul vrai Dieu (Ap 22,1ss).

4. Les signes de la fin des temps. — Comparé à l'abondante littérature apocalyptique suscitée dans le judaïsme par sa curiosité pour la fin des temps, le NT se caractérise par sa sobriété. Le langage commun est retenu, mais subordonné aux réalités dernières introduites par la mort et la résurrection du Christ. Certes, on annonce qu'en ces « derniers jours » il y aura « des signes et des prodiges mensongers » (2 Th 2,9), opérés par des *magiciens et des faux prophètes qui singeront les vrais apôtres (Mt 24,24 p). Certes, le discours eschatologique, qui traite en Mt du « signe de la parousie de Jésus et de la fin du monde » (24,3), évoque encore ces événements sous la figure des signes cosmiques (24,29s; Lc 21,25). Mais tous ces signes, en définitive, s'effacent devant celui du Fils de l'homme (Mt 24,30), c'est-à-dire probablement devant la réalité de son triomphe. PT

→ astres 2 — calamité 2 — charismes I 1 — circoncision AT 1.2 — Croix I 4 — culte AT II — femme NT 3 — figure — foi — maladie/guérison NT I 2, II 1 — miracle — mystère — nom AT 1 — parabole I 1 — Pentecôte II 2 — présence de Dieu AT II — prophète AT II 2, IV 4 — Résurrection NT I 1 — Révélation AT II ; NT I 3 — sabbat NT 2 — songes AT — Temple — voir AT II ; NT I 2.

SILENCE

Précédant, interrompant ou prolongeant la *parole, le silence éclaire à sa manière le dialogue engagé entre Dieu et l'homme.

1. Le silence de Dieu. — « Au commencement la Parole était Dieu » (Jn 1,1), mais à la manière d'un « *mystère enveloppé de silence aux siècles éternels » (Rm 16,25) jusqu'à ce qu'elle se révèle à l'homme. Cette maturation secrète de la Parole s'exprime dans le temps par la *prédestination des *élus : avant même de leur parler, Dieu les *connaît dès le sein maternel (Jr 1,5; cf Rm 8,29). Il y a cependant un autre silence de Dieu, qui semble non plus lourd d'un mystère d'amour, mais gros de la *colère divine. Pour inquiéter son peuple pécheur, Dieu ne parle plus par ses prophètes (Ez 3,26). Pourquoi, après avoir parlé si souvent et avec tant de *puissance, Dieu se tait-il devant le triomphe de l'impiété (Ha 1,13), et ne répond-il plus à la *prière de Job (Jb 30, 20) ni à celle des psalmistes (Ps 83,2; 109,1) ? Pour Israël qui veut *écouter son Dieu, ce silence est *châtiment (Is 64,11) ; il signifie l'éloignement de son Seigneur (Ps 35,22) ; il équivaut à un arrêt de mort (cf Ps 28,1) ; il annonce le « Silence » du shéol, où Dieu et l'homme ne se parlent plus (Ps 94,17; 115,17). Le dialogue cependant n'est pas définitivement interrompu, car le silence de Dieu peut être aussi un reflet de sa *patience aux jours d'infidélité des hommes (Is 57,11).

2. Le silence de l'homme. — « Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler » (Qo 3,7). Cette maxime peut être entendue à divers degrés de profondeur. Au fil des jours, le silence peut signifier l'indécision (Gn 24,21), l'approbation (Nb 30, 5-16), la confusion (Ne 5,8), la peur (Est 4,14) ; l'homme marque sa liberté en retenant sa *langue pour éviter la faute (Pr 10,19), surtout au milieu de bavardages ou de jugements inconsidérés (Pr 11,12s; 17,28; cf Jn 8,6).

Au-delà de cette sagesse qui pourrait demeurer purement humaine, c'est Dieu qui fonde chez l'homme les temps du silence et de la parole. Le silence devant Dieu traduit la *honte après le péché (Jb 40,4; 42,6; cf 6,24; Rm 3,19; Mt 22,12) ou la *confiance dans le salut (Lm 3,26; Ex 14, 14) ; il signifie que, devant l'injustice des hommes,

le Christ, en *fidèle *Serviteur (Is 53,7), a remis sa cause à Dieu (Mt 26,63 p; 27,12.14 p). Mais en d'autres circonstances, ne point parler serait manquer de *fierté et ne pas *confesser Dieu (Mt 26, 64 p; Ac 18,9; 2 Co 4,13) : on ne peut alors se taire (Jr 4,19; 20,9; Is 62,6; Lc 19,40).

Enfin, quand Dieu va *visiter l'homme, la terre garde le silence (Ha 2,20; So 1,7; Is 41,1; Za 2, 17; Ps 76,9; Ap 8,1) ; et quand il est venu, un silence de crainte ou de respect signifie l'*adoration de l'homme (Lm 2,10; Ex 15,16; Lc 9,36). Cet humble silence est, pour celui qui médite dans son cœur (Lc 2,19.51), non seulement l'accès au repos (Ps 131,2), mais aussi l'ouverture à la *révélation que le Seigneur a promise aux tout-petits (Mt 11,25). AR

→ Agneau de Dieu 1 — langue 1 — lèvres — Parole de Dieu — parole humaine.

SIMPLE

La simplicité qui caractérise l'*enfant (hb. *pèti*; gr. *nèpios*; Vulg. *parvulus, innocens*) a des aspects divers : manque d'expérience et de prudence, docilité, absence de calcul, droiture du cœur qui entraîne la sincérité du langage et qui exclut la malveillance du regard et de l'action. Elle s'oppose ainsi ou au discernement, ou à la duplicité.

1. Simplicité et sagesse. — La simplicité peut donc être un défaut ; si elle consiste dans une ignorance (Pr 14,18) qui fait agir imprudemment (Pr 22,3), croire le premier venu (Pr 14,15), céder aux séductions du plaisir mauvais (Pr 7,7; 9,16; Rm 16, 18), elle est une légèreté mortelle (Pr 1,32), indigne d'un chrétien (1 Co 14,20). La Sagesse en délivre ceux qui, à son appel (Pr 1,22; 8,5; 9,4ss), écoutent ses paraboles (Pr 1,4). Elle les rend sages (Ps 19, 8), s'ils s'ouvrent à la lumière de la Parole de Dieu (Ps 119,130s) avec cette simplicité qui manque à Ève (2 Co 11,3) et dont manquent ceux qui se fient à leur propre sagesse (Mt 11,25). Cette humble *foi, condition du salut (Mc 10,15; 1 P 2,2), est le premier aspect de la simplicité des enfants de Dieu qui n'est point infantilisme ; elle implique au contraire la droiture et l'intégrité (Ph 2,15) dont Job reste le modèle (Jb 1,8; 2,3).

2. Simplicité et droiture. — Celui qui cherche Dieu doit fuir toute duplicité (Sg 1,1) : que rien ne vienne